

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La vie vivante

Leslie Kaplan, *Déplace le ciel*, P.O.L, 2013, 144 p.

Julien Lefort-Favreau

Number 304, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefort-Favreau, J. (2014). Review of [La vie vivante / Leslie Kaplan, *Déplace le ciel*, P.O.L, 2013, 144 p.] *Liberté*, (304), 51–51.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Refuser la grande aventure

Les nouvelles banales et extraordinaires de Renaud Jean

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

LA RETRAITE au cœur du premier recueil de nouvelles de Renaud Jean, loin de constituer un moment de ressourcement ou de réflexion, s'avère plutôt être une forme de fuite en mode mineur, la réponse hésitante d'êtres fragiles devant les exhortations généralisées à s'accomplir ou à assurer leur qualité de vie. L'auteur n'insiste

pas sur l'odieuse des attentes de la société de consommation, pas plus qu'il ne les caricature. Le malaise présenté est plus diffus, le rapport d'appartenance à un quelconque groupe plus complexe, ce qui fait d'ailleurs tout l'intérêt de ces récits. Les attentes sont celles des autres, celles de la famille, des employeurs, des amoureux, mais aussi les nôtres.

RENAUD JEAN

Retraite

Boréal, 2014, 191 p.

La vie vivante

Leslie Kaplan déjoue l'idéologie ambiante.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

ON CONNAÎT PEU Leslie Kaplan et, si on la connaît, c'est souvent pour *L'excès-l'usine* (1982), l'un des plus grands livres politiques de notre époque, récit autobiographique et poétique sur la vie en usine, qui fut célébré en son temps par Blanchot et Duras. *Déplace le ciel* est le troisième morceau d'un triptyque théâtral et est représentatif de l'habitude de Kaplan, soutenue par P.O.L. depuis plus de trente ans, de bousculer les formes figées, imposées par l'industrie du livre. Le texte contient pourtant peu de didascalies, s'apparente à certains livres de

poèmes ou à des récits « informés » à la Nathalie Quintane ou Olivier Cadiot. Dans les années soixante-dix, on appelait ça du « texte », ce que tout le monde semblait trouver normal.

LESLIE KAPLAN

Déplace le ciel

P.O.L., 2013, 144 p.

Déplace le ciel est composé de dialogues entre F. et E. Les deux personnages, dans une langue volontairement sclérosée, échangent des formules de longueur et de valeur informative inégales sur la difficulté à parler de l'amour, du désir et des affects les plus intimes. Les clichés et les lieux communs ne sont pas innocents pour Kaplan. Ils incarnent les effets pervers de

Qui, après tout, n'aspire pas à une vie extraordinaire? En creux de ces phrases toutes faites se trouve l'idée que notre être n'est pas encore prêt, n'est pas tout à fait suffisant, qu'il doit être sculpté par un travail de « développement personnel » qu'accéléreront des « expériences de vie uniques » et des « rencontres humaines enrichissantes ».

Et pourtant, cette route vers la réussite a des allures de chemin de croix : les personnages de *Retraite* ne sont jamais à la hauteur de la situation, de n'importe quelle situation. Faire passer une journée merveilleuse à un enfant, trouver un projet de retraite, prouver sa valeur lors d'une entrevue d'embauche, se laisser emporter par la magie des voyages. L'échec, aussi minime soit-il, guette toujours. Adoptant une forme de résistance passive devant les lieux communs qu'on leur assène pour les encourager à se prendre en main, les narrateurs et personnages du recueil se réfugient dans leur monde intérieur ou dans des fantasmes de changement draconien. La plume de Renaud Jean est mesurée, juste, leur donnant une voix

ultra-lucide et prudemment angoissée, comme si quelque chose, à tout moment, pouvait exploser.

Si les scènes racontées dans *Retraite* concernent le plus souvent des enjeux microscopiques, les récits versent parfois dans le grandiose et l'utopique, en mettant en scène des sociétés parallèles souterraines, des possibilités d'aventures extraordinaires ou des parcs d'attractions grands comme des villes. D'autres nouvelles laissent planer des visions écrasantes du cosmos et de mondes sauvages. C'est d'ailleurs l'une des ironies du recueil, que les angoisses des personnages restent à peu près toujours les mêmes, qu'ils se trouvent au Biodôme de Montréal ou sur l'île de Pâques.

Ce travail de contrepoint entre les espaces gigantesques présentés et les drames quotidiens des personnages donne aussi une valeur à leur passivité. Nos accomplissements ne sont-ils pas insignifiants à l'échelle de l'univers? *Retraite* raconte avec un sens du détail impressionnant que nous n'en sommes pas moins ébranlés par les plus petites des exigences. **L**

l'idéologie, de l'intimidation par la grande culture (« alors là / tu es française quand même / c'est comme Racine / tu dois le sentir / tu dois le comprendre / c'est obligé »), de la violence de la télé-réalité et de la publicité.

COMMENT ÇA ?

VOS ENFANTS N'AIMENT PAS

LE FROMAGE ?

VOUS LES AVEZ MAL ÉLEVÉS

UN ENFANT NORMAL AIME LE

FROMAGE

J'ÉTAIS SEULE

C'ÉTAIT DIFFICILE

JE N'AI PAS SU

RIEN N'EST PERDU

COURAGE

FROMAGE

Cette critique de la norme est plus complexe qu'elle n'y paraît. Si la banalité est plus que toute autre chose révélatrice de la perversité de l'idéologie, elle est aussi une brèche dans le langage qui rend possibles l'humour et le ludisme. De plus, la juxtaposition de phrases banales (« moi je suis amoureuse mais je préfère rompre / comme ça c'est pas lui qui me quitte ») témoigne de l'empathie de l'auteur à l'égard

de ses personnages. On peut croire que ces phrases sont glanées dans la rue ou entendues dans un cabinet de psychanalyste. En laissant le monde traverser ses livres, elle fait preuve d'une écoute, d'un souci de l'autre et réalise une œuvre authentiquement polyphonique, sensible à ses personnages, étranges individualités « vides », pourtant désirantes et souffrantes – vivantes. Dans *Les outils*, recueil d'essais publié en 2003, elle écrit que les œuvres d'art sont des rencontres, ce qui signifie qu'« une œuvre interprète la vie,

Les clichés et les lieux communs ne sont pas innocents pour Kaplan.

elle peut le faire / l'art n'est pas en dehors du monde / l'ailleurs visé par l'art est de ce monde / dans la vie, en prise, en conflit, avec la vie / « la vie vivante » (Dostoïevski) / et la culture est une des dimensions qui font lien entre les hommes, y compris en excluant. » **L**